

# MAUTHAUSEN

HIER : CAUCHEMAR...

AUJOURD'HUI : ESPOIR !

Direction, Administration: 10, Rue Leroux, PARIS-XVI<sup>e</sup> — Tél. : KLÉ. 20-93 et KLÉ. 84-05 — C. C. P. Paris 5331-73

MAI 1945... MAI 1955

« Nous les rescapés du camp d'extermination de Mauthausen et ses commandos, réunis en ce matin du 16 mai sur cette place où sont passés tant de nos camarades que nous ne reverrons plus, nous portons tristement notre pensée vers nos morts innombrables tombés pour la défense de la liberté. Saluons nos morts, jurons de rester unis pour la défense de leur cause, la nôtre, jurons de ne jamais tolérer que l'on insulte leur idéal, soyons impitoyables pour tout ce qui rappellera l'esprit ou les méthodes de nos bourreaux. »

Ainsi s'exprimait, il y a dix ans, dix ans déjà ! la proclamation faite au nom des Français, sur la place d'appel de Mauthausen, récemment libéré...

Dix ans déjà passés ! Mais, comme en ce 15 mai 1945, les survivants de l'un des plus terribles camps nazis demeurent unis.

Unis par le souvenir fidèle de leurs camarades disparus dans ce lieu d'épouvante et d'horreur. Unis par l'idéal commun qui les animait tous et les conduisit au camp. Unis par les liens de fraternelle amitié, nés dans les épreuves communes, liens que rien ne saurait détruire, ou seulement amoindrir.

Aussi, dix ans après notre libération, notre amicale est toujours vivante, plus unie que jamais.

Tous les anciens de Mauthausen aiment s'y retrouver, oubliant, un instant, tout ce qui, par ailleurs, pourrait les séparer, les opposer (situation sociale, conceptions philosophiques ou politiques). Qu'importe que tu sois ou ne sois pas communiste ? Qu'importe que tu sois croyant ou athée ? Tu étais là-bas aussi, cela suffit, tu es mon frère, n'est-ce pas Bobi et Nimbus ? n'est-ce pas, Robert et Raymond ? Les familles de nos camarades aiment y venir, assurées d'y trouver bon accueil et sympathie et que le souvenir de leurs morts, de nos morts vit toujours dans nos cœurs et ne s'éteindra qu'avec le dernier souffle du dernier des survivants.

Camarades, frères de misère, en ce dixième anniversaire de notre libération, resserons encore, si possible, les liens qui nous unissent ; si possible rapprochons-nous plus encore des familles de nos disparus, que les derniers isolés rejoignent les rangs de notre amicale. Ils peuvent être sûrs d'y être bien accueillis et de pouvoir y conserver toute leur indépendance et leur liberté de pensée et d'expression.

Nous leur demandons simplement de venir grossir les rangs de ceux qui n'oublient pas.

Charles BOSSI.  
Styer, Mle 53 645.

## VENEZ NOMBREUX LE 22 MAI AU CONGRÈS DE L'AMICALE 1955

ITINÉRAIRE I (en voiture). — De Paris à Avon, par la N. 7 :

- Carrefour de la Fourche ;
- Boulevard circulaire ;
- Carrefour de l'Obélisque ;
- Route de Moret ;
- Prendre la route d'Avon à gauche au carrefour Maintenon ;
- Passer devant les casernes U.S. ;
- Tourner à gauche au restaurant « Les Cascades » ;
- Parking : place de l'église d'Avon.

ITINÉRAIRE II (en voiture). — De Paris à Avon, par Melun et la N. 5 :

- Prendre dans Fontainebleau la direction « La Gare - Provins » ;
- A l'usine à gaz prendre à droite vers Avon ;
- Longer la face Est du parc du Palais ;
- Eglise d'Avon ;
- Parking : place de l'église d'Avon.

ITINÉRAIRE III (par le train) :

- Train gare de Lyon à 8 h. 58 ;
- Arrivée à Fontainebleau à 9 h. 48 ;
- Puis à pied, longer le viaduc de la voie ferrée ;
- Rue de Monceau ;
- Rue Rémy-Dumoncel ;
- Eglise d'Avon.

(Distance : 1 km 200.)  
Retour. — Trains à : 16 h. 34, 17 h. 59, 18 h. 41. - Paris à : 17 h. 21, 18 h. 44, 19 h. 34.

D'Avon aux charniers d'Arbonne :

- Rejoindre le carrefour de la Fourche par les boulevards Joffre et de Lattre ;
- A la Fourche prendre la route d'Etampes jusqu'à Arbonne (N. 837) ;
- A la sortie d'Arbonne laisser à droite la route d'Etampes et prendre la route d'Achères (D. 64) ;
- Au lieu dit Cornebichette, prendre immédiatement à gauche, après un grand mur longeant la gauche de la route, la laie forestière carrossable amenant au monument des charniers d'Arbonne.

Distance de la Fourche : 12 kilomètres.  
Retour à Paris par Arbonne, Macherin, Barbizon, Chailly-en-Bière (D. 64), N 7.

**Pour les Amis venant avec leur voiture, rendez-vous aussi à 9 h., Place d'Italie. Nous aurons besoin de vous car nous n'avons que deux autocars.**

22 MAI 1955 — CONGRÈS DE NOTRE AMICALE A AVON  
AU COLLÈGE DES CARMES

Départ de Paris par autocars, à 9 heures, angle de la place d'Italie et de l'avenue d'Italie. **Prix 200 Francs.**

10 h. 30 : Ouverture du Congrès.

12 h. 30 : Cérémonie à la mémoire du Père Jacques. Allocution du professeur Heim.

13 h. 15 : Repas fraternel pris dans la salle municipale d'Avon. (Prix : **500 francs.**)

17 heures : Dépôt d'une couronne à Arbonne, aux charniers de la Plaine de Champfroy. Allocution de J. JACQUES.

Vers 19 h. 30 : Retour à Paris.

# A LA LIBÉRATION LES DÉPORTÉS TÉMOIGNENT

(Suite)

## GUSEN

Je soussigné Henri DESOILLE, professeur agrégé de médecine légale à la faculté de médecine de Paris, certifie que le docteur VETTER, Hauptsturmführer, médecin allemand du camp de Gusen a donné d'une façon habituelle l'ordre d'achever des prisonniers malades.

Lorsque j'étais médecin au Revier de Gusen, en 1944, le docteur VETTER se faisait présenter tous les malades tuberculeux, accompagnés de leur feuille de température et de radiographies pulmonaires (ces dernières d'ailleurs très mauvaises, tirées par un appareil de fortune). Quelques-uns de ces malades étaient désignés par le docteur VETTER comme devant être soignés mais la plupart étaient, par lui, inscrits au « groupe III », c'est-à-dire dans la catégorie vouée à la mort.

Les malades inscrits au groupe III étaient passés au bloc 31 et le Blockältester du 31 — aujourd'hui décédé — les tuait d'une injection intracardiaque.

Je l'ai vu de mes yeux.

Il s'agit là d'assassinat, c'est-à-dire de meurtre avec préméditation, de malades dont un certain nombre, s'ils avaient été soignés, seraient peut-être encore en vie.

Fait à Mauthausen le 13 mai 1945.

Docteur Henri DESOILLE.

\*\*\*

## CAMP LIBÈRE DE MAUTHAUSEN

Témoignage de M. Hubert CEYR-MONFORT, habitant Beausoleil (Alpes-Maritimes) :

Vers la fin avril 1945, dans la soirée, des fenêtres du bloc B du camp de Gusen, j'ai été le témoin des faits suivants :

Trois prisonniers russes accusés d'avoir « organisé » un bout de courroie furent amenés sur la place d'appel du camp après avoir séjourné au cachot.

Sachant ce qui les attendait, ces trois prisonniers, pour échapper à la peine de mort, tentèrent de s'enfuir et voulurent se cacher dans le bloc B. Ils furent blessés sur la place par les SS qui les accompagnaient. Un sous-officier appela les pompiers du camp pour jeter les trois blessés un par un sur les fils barbelés installés sur le courant. Les prisonniers furent amenés sur les dits fils et au bout d'une demi-heure ceux-ci gémissaient et brûlaient. Pendant ce temps les SS s'amusaient à tirer des coups de revolver sur ces malheureux. Au bout de trois quarts d'heure le courant était coupé et la voiture du « Krema » venait chercher trois corps.

\*\*\*

## KOMMANDO DE FLORISDORF

Le 9 avril 1945, lors de l'évacuation du kommando par suite de l'avance russe, une colonne de prisonniers se dirigeant du côté de Steyrville dont elle était éloignée de 2 kilomètres environ, trois Français et un Belge poussaient la voiture d'allègement. Un Kapoführer, sous-officier de la marine de guerre entra en conversation avec le docteur HUMBERT Paul, domicilié à Pelzin, par Figeac (Lot), qui lui demanda de faire partie de l'équipe qui poussait la charrette de l'infirmerie. HUMBERT, âgé de cinquante ans, était assez faible mais cependant en bonne condition physique. Le Kapo le fait sortir de la colonne, l'emmène à la voiture que Humbert se met à pousser après avoir déposé ses couvertures sur celles des autres camarades. Pendant ce temps,

le Kommandoführer va chercher l'équipe des tueurs qui s'emparent brutalement de Humbert, le mettant sur le bas-côté de la route à coups de matraque et le visant avec un pistolet. Humbert tenta de résister et se débattit mais les coups de gourdin le réduisirent vite à l'impuissance et il fut achevé à coups de revolver en pleine tête. Le cadavre resta au bord de la route.

Le Kapo ne cessa de brutaliser les prisonniers tout le long du voyage. Ce serait un Alsacien.

Signé :

Emile P.-T., La Croix-de-Touraine (Indre-et-Loire), Pierre GIRET, professeur, Arc-sur-Adour (Landes), Louis CHAUVANEL, chauffeur, 157, Quartier-Neuf, Fraize (Vosges).

\*\*\*

## KOMMANDO DE PEGGAU

Construction usine souterraine, effectif 800 hommes de toutes nationalités ; 18 Français ; majorité russe. Il reste 3 Français le 8 mai 1945.

Le 3 avril, lors de l'évacuation du camp par suite de l'avance russe, une quinzaine de prisonniers dont trois Français furent jugés trop faibles pour supporter les fatigues du voyage entrepris à pied de Peggau à Mauthausen (280 km). On les conduisit dans un tunnel et ils furent fusillés à coups de mitraillette.

CASSIER Jean, négociant en métaux à Montargis. MEGEVAN Emile, expert comptable à Thône (Haute-Savoie). THEBAUT, boulanger.

Le 15 décembre 1944 vers 1 heure du matin, deux Français : FOURNIER, originaire de Montargis, aspirant, et DE BELIN, attaché d'ambassade, ont été tués.

Circonstances : FOURNIER et DE BELIN étaient très fatigués, atteints de diarrhée, et se rendaient fréquemment aux W.-C. Evasion d'un prisonnier russe dans la nuit qui s'échappe en passant par-dessous les fils barbelés, derrière les W.-C. L'Oberkapo, au courant de l'évasion, vient vers les W.-C. accompagné d'un adjudant de la Schultz-Polizer. Les deux Français furent pris comme témoins, accusés de tentative d'évasion et de complicité et roués de coups avec un gourdin de la grosseur d'un poing, long de 1 m 50 et battus jusqu'à la mort par le kapo. Achevés par le policier par rafales de mitraillette.

Témoins :

CASSIER Jean, de Montargis, négociant en métaux, fusillé.

GERMANO, inspecteur de police, Limoges (Haute-Vienne).

VIAULT Roger, forain, Pontrieux (Côtes-du-Nord).

AUPIC Jean, marchand de journaux, Paris.

\*\*\*

## DÉPOSITION DU DOCTEUR JOUON

1, rue Affre, Nantes :

Le vendredi 16 septembre 1944, bombardement du K.L. Arbeitslager Wien Floridsdorf. Deux prisonniers tués sur le coup, un troisième mort de ses brûlures une demi-heure après.

Et les autres : un Espagnol, MIRET, travaillant à la menuiserie, et un Allemand, Willy FRITZ.

Tous deux sérieusement blessés furent maladroitement achevés par balles de revolver dans la tête par le Rapportführer SS Unterscharführer Bühner Hans.

Le docteur JOUON Hubert peut certi-

fier des faits ayant été présent immédiatement sur les lieux et ayant assisté à la mort des deux prisonniers cités.

Fait à Mauthausen le 10 mai 1945.

\*\*\*

## DÉPOSITION DE M STEPHAN FRCO

A la mi-mars 1945, un camion transportant des civils autrichiens venant de Linz arrive à Mauthausen.

On les a fait descendre devant la buanderie près de l'escalier qui conduit aux douches. Ils étaient au nombre de 40 à 45.

On fait sortir le tailleur qui travaillait dans l'avant-salle des douches.

On laisse les malheureux jusqu'au matin dans la salle de douches et au matin on les amène à la chambre à gaz où ils sont tous asphyxiés. Je certifie sur l'honneur l'exactitude de ces faits.

Mauthausen, le 14 mai 1945.

Stephan FRCO.

\*\*\*

## MAUTHAUSEN

Faits qui se sont passés à Mauthausen au mois de mars 1945 :

Il arrive un convoi de Tchèques, hommes et femmes, de 180 personnes.

On les conduit aux douches et en descendant l'escalier, le SS leur distribuait coups de pied, de poing et de gourdin.

On les laisse toute la nuit dans la salle de douches où on les enferme, et le matin on vient les chercher pour les conduire à la chambre à gaz.

Les 180 Tchèques ont été asphyxiés.

Je soussigné déclare sur l'honneur l'exactitude de ces faits.

Mauthausen, le 14 mai 1945.

\*\*\*

## DÉPOSITION DE FREZE CHARLES

matricule 26 243, 21, rue Houdon, Paris-18° :

Ceci se passe dans l'Arbeitslager K.L. Wien-Schwechat dans le courant du mois de mars 1944.

Un matin, après le réveil, le chef de chambre, comme à l'accoutumée, nous chassaient hors du bloc à coups de câble métallique. Me trouvant dans les derniers et ne pouvant sortir plus vite, la porte étant trop étroite pour la masse que nous étions, je reçus sur la tête un coup de l'engin cité, qui me fit tomber.

Le chef de chambre s'acharna sur moi de telle façon que je dus être transporté au Revier où le docteur constata que trois côtes étaient fracturées, ceci motivant mon retour au camp de Mauthausen où je restai cinq mois à l'infirmerie du camp — et je ne suis encore pas complètement remis de « l'accident ».

A Mauthausen, le 11 mai 1945.

Témoin oculaire du fait cité :

Maurice BLONDELON, matr. 26 961, 2, rue de la Verrerie, Le Mans.

\*\*\*

## CAMP DE SCHWECHAT

près de Vienne. Usine Heinkel :

Déposition de CHENE Auguste, mécanicien, 118, boulevard de la Blancarde, Marseille :

Au mois d'avril, dans les kommandos

travaillant aux usines Heinkel, nous étions dans le bloc n° 4, mon camarade Georges CHARLIER est pris pour une corvée de café. Malade et fatigué physiquement par un lourd travail, il était faible. Le chef de bloc, un Allemand nommé Max, s'occupait du service. Mon camarade part pour la cuisine et s'empare, avec un autre détenu, d'une bassine de café qui pesait très lourd car elle était grande. Pendant le transport, mon camarade fut devancé et resta en arrière. Pour ce retard de quelques instants, il fut pendant quinze minutes sauvagement roué de coups de poing, de pied et de matraque.

### CAMP DE GUSEN I (STEYR)

Déposition de Pierre CLAVEL, commerçant à Bar-sur-Aube :

Le 6 septembre 1944, un Italien qui avait esquissé un geste de révolte à l'égard d'un capo du transport colonne de Steyr, JACOB, qu'il avait même légèrement égratigné avec une planche dont dépassait un clou, a été victime des sévices suivants :

Lynchage par quatre capos armés de gourdins et de barres de fer dont chaque coup pouvait être mortel, attendant la fin de chaque évanouissement pour reprendre leurs actes de violence.

Cette scène souleva de telles protestations de la part des témoins des ateliers du contrôle central que le lieutenant inspecteur EHLERT (fabrication) intervint pour que le K. F. SS SAUER fit cesser ce massacre ignoble, ce qui ne fut accordé qu'après un laps de temps où pour ranimer le malheureux l'Obercapo lui sautait à pieds joints sur la figure, la poitrine et le ventre. Un autre capo préparait pendant ce temps un fil de fer de grosse section dont il voulait se servir pour pendre le supplicié malgré les protestations unanimes de toutes les personnes présentes. Nouvelle intervention du lieutenant EHLERT appuyé par le capitaine inspecteur de la W. H. qui obtint du K. F. que l'infortunée victime serait amenée à l'infirmerie du camp. Ce qui fut fait apparemment, mais en réalité l'Italien fut conduit au lavabo du bloc 21 et noyé dans la cuvette par le chef du bloc 19.

### CAMP DE GUSEN I

Déposition de MIASKO François, Fernand (Nord) et DUBOIS Gaston, cordonnier, Auchel (Pas-de-Calais) :

Au bloc 18, en janvier 1943, nourriture essentiellement de rutabagas et faisant abondamment uriner. Du bloc aux urinoirs, trajet de 200 mètres, et souvent les prisonniers urinaient en chemin. Certains se liaient la verge pour ne pas uriner au lit et encourir la mort.

BODART, mécanicien, mutilé d'une jambe, travaillant à la carrière, épuisé par le travail et le manque de nourriture, ne put se retenir et urina dans le couloir du bloc. A 4 heures du matin, en plein janvier, on le mit nu devant la porte debout sur un tabouret, le chef de bloc le frappa alors avec un nerf de bœuf, et, toutes les cinq minutes, lui jeta un seau d'eau glacée sur le corps. On dut le porter à l'appel sur la place couverte de neige où il fut étendu dans ce linceul.

De là, il fut transporté au Revier où il mourut.

Cette scène se renouvela pendant plusieurs mois de l'hiver et fit de nombreuses victimes parmi lesquelles plusieurs Français.

## ANNONCE

Amis qui allez à NICE, nous vous recommandons "LE BISCARRA". Restaurant tenu par des Résistants. Cuisine soignée, prix modeste.

## Nelly renonce à connaître Vienne

« Les jeunes d'à présent... » C'est le titre d'une chanson. C'est aussi, trop souvent à notre gré, le début de pénibles articles de journaux où sont relatés les tristes exploits de ceux qu'on appelle toujours les « J 3 », sans doute pour rappeler que le mal dont souffrent ces détraqués est né avec la guerre. Il paraît que les jeunes n'ont plus de sens moral. C'est encore d'une « J 3 » que je vous parlerai aujourd'hui. Nelly Minotte, de Becquigny, a seize ans.

Quand les troupes alliées victorieuses bousculèrent l'Allemand et ouvrirent toutes grandes les portes des sinistres camps de concentration, Nelly n'était qu'une petite fille. Elle entendit évoquer le martyre de ces « morts-vivants » de Mauthausen et d'ailleurs, et comprit confusément qu'un crime inexpiable avait été commis contre l'humanité. Elle vit, à l'époque, les photos tragiques montrant de lamentables corps décharnés couchés sur des civières. Elle se souvint de ces yeux agrandis par l'horreur qui brillaient étrangement dans leurs orbites squelettiques.

Aussi, lorsque furent mis en vente, récemment, les « bons de soutien » édités par l'Amicale des Déportés et Familles de Disparus du camp de Mauthausen, Nelly Minotte se hâta d'en acheter chez M. Delaplace. Cinquante francs pour aider ceux qui ont souffert parce qu'ils aimaient leur pays, cela ne se refuse pas.

Nelly médita les chiffres portés au verso du billet : « Bilan de la déportation des Français dans les camps nazis : déportés, 238 000 ; rentrés, 38 000. Morts dans les camps, 200 000 ; morts depuis leur rapatriement, 13 000. »

Le hasard voulut que le bon 8 973 acquis par la jeune fille gagnât un voyage gratuit à Mauthausen et à Vienne en mai prochain.

Contempler le Danube, visiter la capitale des valseuses, n'est-ce pas un beau rêve pour une enfant de seize ans ?

Nelly a renoncé à cette joie. Dans une lettre émouvante, adressée aux dirigeants de l'Amicale des Déportés, elle explique sa décision en ces termes :

« Mon désir était grand de faire ce voyage, mais je n'ai que seize ans. Je fais don de mon billet à un déporté mutilé et je lui demande simplement qu'il me rapporte un souvenir du lieu de pèlerinage. »

Voici l'histoire de notre « J 3 ». Elle nous a été bien agréable à écrire.

R. D.

## RECTIFICATION

Dans notre Bulletin n° 44, page 4, nous avons omis de porter Jean CAYROL qui faisait partie de la commission "CRIME DE MAUTHAUSEN". Nous nous excusons auprès de lui.

Le Gérant Emile VALLEY

PETIT & ROUSSEAU 23, R. RODIER, PARIS

## PÈLERINAGES

A l'occasion de la célébration du X<sup>e</sup> Anniversaire le 8 Mai à Mauthausen, un bulletin spécial paraîtra.

Envoyez-nous vos impressions et des photos.

Un pèlerinage aura lieu fin Juillet début Août.

Faites-vous inscrire dès maintenant.

## NAISSANCES

Michel POUTIERS de Paris, ancien d'Ebensée Matricule 28.442, nous fait part de la naissance de MARION.

Toutes nos félicitations aux heureux parents et nos meilleurs vœux de bonheur au bébé.

## DÉCÈS

Nous apprenons la mort de Madame ANSELMET, mère de notre camarade Joseph Ancien de STEYR.

Nous adressons à notre camarade l'expression de nos sentiments émus et attristés

## RECHERCHES

Qui aurait connu

Léonard DELISSE, né le 22 Février 1896 Arrêté à Maisons-Laffite, déporté à Mauthausen en Avril 1943 sous le matricule 27.958 où il décéda le 15 Février 1944,

## SOLIDARITÉ

Mlle Comps, de Cahors .....	600 »
Gérard Koch, de Lyon .....	500 »
Narcisse Grenat, de Douvaine....	500 »
Mme Dubois, de Roumalin.....	1 000 »
René Muller, S.P. 50 793 .....	12 000 »
Hocmann, de Paris .....	4 500 »
Dr. Edouard Mawas, de Paris....	500 »
Gaffet, de Sailly-Flibeaucourt..	1 500 »
Rosse, de Paris .....	500 »
Gaudillère, de Navilly .....	500 »
Bastien, de Gerbeviller .....	500 »
Charles Martin, de Grenoble....	500 »
Mme Rose Desserin, de Bourges..	1 000 »
Mme Fiette, de Dange .....	500 »
Mme Gil, de Narbonne .....	2 000 »

## PENSEZ-Y !

Pour vos vacances, notre ami DELAPLACE Raoul (ancien de Mauthausen) se fera un plaisir de vous accueillir chez lui à Becquigny par Montdidier (Somme).

PENSION : 500 FRANCS PAR JOUR, CHAMBRE COMPRISE.

Pêche gratuite. Six étangs et rivière

22 MAI 1955

## CONGRÈS DE L'AMICALE DE MAUTHAUSEN

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Déporté .. ... Famille .....

Inscriptions au repas (prix : 500 francs) : Nombre de personnes .....

Nombre de places à retenir dans les autocars .....



# PELERINAGE



L'après-midi, transformés en touristes pour la circonstance, les pèlerins iront sonner à la porte de la célèbre abbaye. Dans les longs corridors déserts, où retentiront leurs pas, ils pourront, sans souci du protocole, dévisager toute une lignée d'empereurs, examiner les lourds poêles de faïence aux ventres armoriés, et détailler d'habiles peintures en trompe-l'œil. Devant les volutes et les surcharges, devant les ors rutilants dans la pénombre de l'église abbatiale, ils s'initieront aux principes de l'art rococo. Introduits dans l'une des bibliothèques les plus riches du monde, ils stationneront avec vénération devant les merveilleux manuscrits, dont beaucoup venus de notre pays, et s'extasieront devant leurs toujours fraîches et lumineuses miniatures, héritage peut-être d'un lointain cousin. Sur la terrasse, enfin, au-dessus du jardin « de Napoléon », ils reliront une page de la grande épopée, cette page qu'un seul homme, un héros, traversant le fleuve à la nage en ramenant un prisonnier qu'il venait de capturer, inscrivit en ce mois de mai 1809 — voici donc cent quarante-cinq ans — dans le magnifique paysage du confluent danubien.

\*\*

L'Histoire de France, nous la feuilletons bien davantage encore, ce mardi, à Vienne, où fourmillent les influences de notre race. Nous en remonterons presque deux mille ans entre le Prater, le Ring et le Graben, depuis la Grande Roue, fille d'une éphémère grande roue parisienne, depuis l'église votive et le Rathaus inspirés par notre gothique, jusqu'au Postsäule, la borne de la Vndobona ou Julibona latine, dont le nom révèle une origine celtique. Car ce terme archaïque de « Bona », la source, qui n'a rien de latin ni de germanique — son équivalent allemand est « Brunh » (Schoenbrunn) — survit en de nombreuses communes de France, de même que le Wien actuel se retrouve dans les « Vienne » disséminés sur notre sol. Mais le caractère, la gaieté et la coquetterie de cette population n'attestent-ils pas déjà une parenté qui éclate sous le fragile vernis de la langue imposée par les Germains ?

\*\*

Mercredi 12. Le rythme berceur des roues du train s'est interrompu. Voici Munich et, après quelques kilomètres de route, Dachau, l'hôtel et le petit déjeuner. Malheureusement, quelques-uns de nos compagnons se sont perdus entre la gare et l'autocar, pour une histoire confuse de tout ce que sa mère craignait de voir dévoré au passage par ces vilains Français. Cela vaut une belle émotion au sympathique berger de notre petite troupe, envahi lui aussi par la peur d'avoir égaré ses brebis dans la gueule du loup. Pendant qu'il s'inquiète, se renseigne et agit, on en profite pour déambuler dans les rues de Dachau. On se laisse attirer par le magnifique cadran solaire de l'église et l'on note avec stupéfaction la volumineuse, la monstrueuse liste des morts de cette guerre. Plus loin, sur le mur d'une maison particulière, dans un cadre de feuillage à la manière locale, on relève une inscription en l'honneur de quatre jeunes gens originaires de la ville, des « victimes du fascisme » que les SS. fusillèrent en cet endroit. Enfin, ayant récupéré nos retardataires, grâce à l'obligeance d'un automobiliste münichois, nous nous dirigeons sur le camp, aujourd'hui logis de « personnes déplacées ».

par **André OBLIGY**  
Fils de Déporté décédé à Mauthausen  
(Suite et fin)

Premier de toute l'Allemagne, ce camp date de 1933. Ce sont des kommandos partis de Dachau qui créèrent Mauthausen en Autriche et le Struthof en France. Les déportés devaient y effectuer quotidiennement douze heures de travail. Mais il fallait se lever trois heures avant et se coucher trois heures après. Encore le temps réservé au sommeil était-il rogné sous les prétextes les plus divers : Fliegalarm (alerte aérienne), parasites ou autres. Aussi enregistre-t-on 900 000 morts, bien qu'à Dachau on n'ait jamais gazé systématiquement. La chambre à gaz ne fonctionna ici qu'irrégulièrement et uniquement pour des essais sur de petits groupes de 20 à 50 hommes : essais de boules qui, en s'évaporant, devaient dégager des vapeurs toxiques, essais aussi de poisons dont se servaient si bien par la suite les Goering et consorts. Par contre, l'on ne se priva point de fusiller et de pendre. D'une façon ou d'une autre, il fallait bien procurer de la besogne aux quatre fours en service. Ceux-ci ne cessèrent de brûler qu'à partir du 15 janvier 1945, faute de combustible. Les 7 180 corps de déportés encore suppliciés entre cette date et la libération furent alors emmenés par les SS. et inhumés au Leitenberg que nous irons voir tout à l'heure.

Auparavant, les pèlerins tiennent à se recueillir devant les crématoires. Le crématoire n° 2, d'abord, que flanquent deux « frigidaires ». Devant lui, les familles déposeront des gerbes et chanteront *La Marseillaise*. Puis le crématoire n° 1, ex-crématoire de la Wehrmacht, l'« ancien » des crématoires de tous les camps. Monté sur roues, on l'avait conçu pour suivre les armées allemandes en opération et incinérer les malheureux militaires qui connaîtraient la mauvaise fortune de dépasser devant l'ennemi. En juillet 1933, rien encore ne troublait la paix internationale. Mais l'on venait de créer le camp pour les besoins que l'on sait. On pensa à lui, on l'installa et il y est demeuré. Depuis, on lui a accolé deux murs de briques pour l'étayer un brin. Mais il est toujours sur ses roues. Bas sur pattes, courtaud, ramassé et l'air un peu maladroit, cela vous a des allures d'inoffensive locomotive. Quand on sait pourtant pour quelle sorte de voyage elle appareillait, on ne peut se défendre de répulsion. Et puis l'on pense que cet air chafouin, assez dans la ligne de ces gens qui prétendaient soigner alors qu'ils tuaient et qui assuraient, avec le sourire, respecter les conventions internationales tout en les violant pertinemment.

On visite ces lieux comme chez nous l'on visite le donjon de Loches ou Notre-Dame de Paris. Et l'on inscrit son nom sur les murs, l'on jette au passage lampes-flasches et boîtes vidées de leurs pellicules, puis l'on file au restaurant tout proche pour se remettre d'une émotion surtout située au niveau de l'estomac. Il faut regretter toutes ces malséantes présences, celle du restaurant pour touristes à la porte du camp, comme celle des graffiti sur les murs ou celle des détritrus photographiques à l'intérieur du four. Elles évoquent en général un passe-temps, des vacances, des heures ensoleillées et faciles dans un lieu qu'en considération des tragédies qui s'y sont déroulées, on voudrait voir maintenir austère et digne. Il est vrai que les femmes, là-bas, vont bien promener leurs nourrissons dans

cette sorte de parc que les SS. avaient aménagé, et, avec une belle indifférence, passent parmi les tombes à cendres, devant la butte d'exécution dont le fossé à sang qui baille toujours parle pourtant fort clair à l'imagination, et devant l'arbre des fusillades, ou près de l'entrée, celui des pendaisons, privés de sève et de vie comme par une justice immanente.

Et maintenant nous sommes au pied du Leitenberg, cette haute colline boisée au sommet de laquelle les SS. ont fait ensevelir près de 8 000 cadavres, quand la raréfaction du combustible eut réduit les crématoires à l'impuissance. Les Américains, après leur arrivée, ont fait creuser à leur tour une seconde fosse commune où reposent 4 000 déportés, les dernières victimes. Sur ce total d'une douzaine de milliers de dépouilles, on admet environ 1 500 Français. Sous un soleil de plomb, tous les pèlerins se lancent dans l'ascension ; la « Grand-Mère » au premier rang gravit cette longue côte, image des femmes de France acharnées à faire vivre les êtres chers, même lorsqu'ils n'existent plus, en préservant d'eux, partout où ils ont souffert, la trace fidèle et impérissable. C'est elle qui, au nom de tous, déposera la gerbe dans le cimetière devant cette inscription en français :

« Tout passe, tout s'efface, hors le souvenir. »

En sortant, on gagne la crypte, une fuyé cyclopéenne, élevée par le gouvernement de Bavière. On a décoré sa paroi interne des blasons de tous les pays. Au fond, face à la porte, des torchères encadrent une urne figurant un pressoir. Le symbole est beau. Ce pressoir à vies, dans l'ombre déchirée de flammes de la crypte, n'est-ce pas en effet la définition exacte du régime concentrationnaire ?

Il n'est pas indifférent que ce pèlerinage s'achève à Munich où l'apprenti-sorcier expérimenta sa magie et où s'abritèrent les prémices de la guerre. Mais Munich ne porte pas que les couleurs de nos tourments. Dans le domaine de l'art et de la civilisation, elle est aussi l'une des plus importantes cités allemandes. Par les nouveaux boulevards bâtis en style caserne, nous arrivons au Schloss-Nymphenburg, la résidence campagnarde des rois de Bavière. Un bref circuit en car nous conduira ensuite de la gare centrale par la porte Charles, le nouvel et l'ancien hôtel de ville, jusqu'à la Marienplatz, dominée par la statue de la Vierge sur colonne de marbre rouge et par les tours de Notre-Dame. Munich se vante aussi pour sa bière. Nous ne nous pardonnerions pas de rater l'inévitable stage dans une de ses grandes brasseries. Et, comme pour souligner leur espoir de voir les célébrités pacifiques triompher des guerrières, c'est, attablés devant un « formidable » de grès plus pesant que le litre de liquide blond ou brun qu'il contient, que les pèlerins termineront leur séjour en terre étrangère. Une heure plus tard ce sera le retour, définitif et sans histoire.

André OBLIGY,  
Fils de déporté mort à Mauthausen.

*Il étincelle...*

Offrez le briquet du déporté.  
MODELE PRATIQUE ET SOLIDE  
PRIX : 300 FRANCS